

BARRAGE

The RCA Museum News

THE RCA MUSEUM
CANADA'S NATIONAL ARTILLERY MUSEUM



LE MUSÉE NATIONAL DE L'ARTILLERIE DU CANADA
LE MUSÉE DE L'ARC

janvier 2023

Le retour de la parade du père Noël à Brandon



Après une pause de deux ans, nous avons hâte de participer, le 19 novembre dernier, à la parade du père Noël de Brandon. Au cours des dernières années, les organisateurs avaient annulé la parade en raison de la pandémie, alors nos militaires étaient impatients d'y retourner et de braver le froid. Le soir de l'événement, la bonne humeur était au rendez-vous, alors que des milliers d'enfants et leurs familles étaient rassemblés en bordure des rues du centre-ville. Une neige légère tombait, de quoi créer une célébration de Noël parfaite.

Cette année marquait notre cinquième participation à l'événement et nous avons choisi de décorer un camion M37 de Dodge, édition 1952, que nous avons surnommé affectueusement Doris. Il a répandu la joie de Noël grâce à ses lumières clignotantes, son décor festif et la musique de Noël qu'il faisait entendre. Au début de l'événement, le vieux camion a connu un démarrage un peu instable, mais notre mécanicien a pu se joindre au reste de la parade.

Notre camion n'a pas remporté de prix cette année, mais nous avons tout de même eu beaucoup de plaisir à participer aux festivités. Nous remercions chaleureusement notre mécanicien pour le temps qu'il a consacré à préparer le véhicule.

Les femmes de l'Armée canadienne

Le personnel du Musée de l'Artillerie royale canadienne (ARC) a récemment ajouté un mannequin féminin à sa présentation sur la Deuxième Guerre mondiale, étant donné que les femmes enrôlées dans l'Armée canadienne ont pris de l'importance à cette époque. Bien que les femmes artilleuses ne participaient jamais à des rôles de combat actif, elles ont occupé des postes de traceuses, d'opératrices radio, de secrétaires et de responsables des prédictions dans les chambres des cartes et elles accomplissaient du travail administratif au sein des batteries d'artillerie antiaérienne. Les visiteurs du musée peuvent voir le mannequin arborant un uniforme du Service féminin de l'Armée canadienne (CWAC) bien décoré.

L'uniforme du CWAC, une tenue d'hiver sur le front intérieur, était composé d'un manteau et d'une jupe de couleur olive terne faits de barathéa (un mélange de fibres douces, soit la laine, la soie et le coton). L'insigne de coiffure, celle du CWAC, constitue une partie distincte de l'uniforme féminin; il est en forme de losange et est orné de trois feuilles d'érable. De chaque côté du revers entaillé du manteau, un insigne de col de la tête casquée d'Athéna, déesse de la guerre, est épinglé. Des boutons de laiton à son effigie ornent également le devant du manteau et les épaulettes brun foncé. L'ensemble est bien agencé d'une cravate brune, de gants de cuirs, de collants et de chaussures fournies.

Sur l'uniforme, on peut également voir des décorations uniques, propres à l'époque. Par exemple, les deux manches sont ornées d'écussons hexagonaux colorés, symbole du service volontaire au sein des Troupes canadiennes du Pacifique, ainsi que des chevrons du grade de caporal. Une petite insigne ronde portant les lettres rouges GS (General Service, ou service général, en français) près du poignet gauche symbolise le service volontaire effectué à l'étranger. Sur l'autre manche se trouve un écusson composé de quatre chevrons rouges, un chevron pour chacune des années de service. Le mannequin porte également un sac en toile dans lequel on retrouve un masque à gaz et un sac à main en cuir pour les effets personnels.

Les femmes ont joué un rôle important dans la Milice du Canada depuis plus de 100 ans, en commençant par une douzaine d'infirmières au cours de la Rébellion du Nord-Ouest, en 1885, pour passer à plus de 2 800 infirmières au cours de la Première Guerre mondiale. Le gouvernement du Canada a autorisé les femmes à servir aux côtés de leurs homologues masculins en 1941 et a officiellement intégré le CWAC à l'Armée canadienne en 1942, dans le but d'augmenter la force militaire. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, 50 000 femmes ont servi dans les rangs des forces militaires canadiennes, dont 21 624 au sein du CWAC. Elles ont occupé divers rôles, des plus traditionnels comme la cuisine et la blanchisserie, aux rôles de pionnières dans les domaines techniques et mécaniques. Plusieurs femmes militaires ont servi à l'étranger, principalement en Grande-Bretagne.

Après la guerre, en 1946, le Canada a procédé à la dissolution de l'unité du CWAC, qui a finalement été abolie en 1964. Désormais, les femmes pouvaient s'engager dans les rangs des Forces armées canadiennes (FAC), quoiqu'elles étaient assujetties à des restrictions relatives à la profession. En 1971, la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme a émis des recommandations qui ont mené à l'allègement, par les FAC, des contraintes imposées aux femmes militaires. En effet, aucune limite n'était désormais imposée quant au nombre d'enrôlements de femmes militaires ou à leurs perspectives d'emploi. Cependant, ce n'est qu'en 1989 que les femmes ont pu grossir les rangs du Régiment royal de l'Artillerie canadienne (RRAC).

De nos jours, tous les groupes professionnels militaires sont ouverts aux femmes, qui représentent 15,9 % de l'effectif des FAC. En revêtant l'uniforme, les femmes sont des ambassadrices du Canada qui rendent hommage aux pionnières du CWAC. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, les femmes qui ont porté l'uniforme du CWAC se sont tenues debout, ont fait face à l'adversité et ont fait échec aux stéréotypes fondés sur le genre.

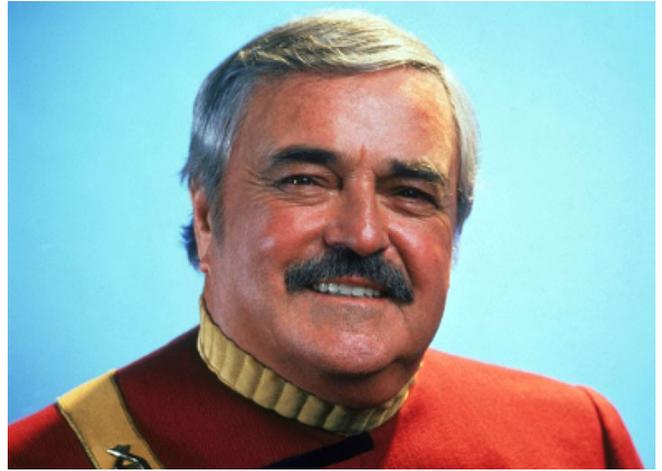


Venessa Léger

Des escadrons canadiens de poste d'observation aérien durant la Deuxième Guerre mondiale

Vous serez peut-être surpris d'apprendre que le Canada disposait de trois escadrons de poste d'observation aérien au cours de la Deuxième Guerre mondiale. En effet, c'est à cette époque que le Régiment royal de l'Artillerie canadienne (RRAC) a formé trois escadrons de poste d'observation aérien, sous le commandement de la Royal Air Force (RAF). À compter de 1945, les deux premiers escadrons, les n^{os} 664 et 665, ont participé à des missions d'observation aérienne aux Pays-Bas et en Allemagne. Leur principal rôle opérationnel consistait à diriger, depuis les airs, le feu d'artillerie vers des objectifs ennemis. Une source secondaire intitulée *Canada's Flying Gunners*, rédigée par le lieutenant-colonel à la retraite D. L. Fromow, CD, documente ce moment de fierté de l'histoire du RRAC.

Le capitaine James Doohan (1920-2005) compte parmi les artilleurs et les pilotes de poste d'observation aérien canadiens célèbres, puisqu'il a joué le rôle de Scotty dans la série télévisée *Star Trek* (voir la photo à droite). Il faisait partie du troisième escadron, le 666. « Il fallait être un peu imbécile pour se porter volontaire [pour devenir pilote de poste d'observation aérien], ou encore avoir un profond désir de voler », a-t-il affirmé. En effet, lorsqu'on était pilote de poste d'observation aérien, il fallait effectuer beaucoup de vols à basse altitude pour échapper aux aéronefs et aux tirs antiaériens terrestres ennemis.



Le Musée de l'Artillerie royale canadienne (ARC) détient un album de coupures du lieutenant E. J. Ambrose, pilote de poste d'observation aérien du 664. Le lieutenant Ambrose a obtenu sa qualification au terme d'un des six premiers cours à l'intention des artilleurs canadiens, le cours n^o 37. On peut apercevoir, sur la photo qui date du 19 décembre 1944, les premiers diplômés, qui ont très certainement l'air tous fiers de leur réalisation. Le lieutenant Ambrose se trouve dans la rangée arrière, au centre.

Le 9 décembre 1944, la Royal Air Force crée le 664 (Air Observation Post) Squadron. Les pilotes suivent leur instruction à la No. 2 Elementary Flying Training School de la RAF à Cambridge, puis à Larkhill, en Angleterre. Le premier commandant du 664 est le major Dave R. Ely, comme on peut voir sur la photo ci-dessus. L'escadron relevait du 70 Group RAF Fighter Command, en Angleterre. En décembre 1944, les pilotes disposaient de 16 aéronefs Auster Mark IV et en janvier 1945, ils étaient prêts à partir en mission.

Le Musée de l'ARC a la chance d'avoir dans ses installations d'entreposage un aéronef Auster Mark V de l'époque. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les trois escadrons canadiens de poste d'observation aérien ont participé à des missions à bord d'aéronefs Auster Mark IV et Auster Mark V. Plus tard, nous présenteront l'Auster Mark V dans notre musée. Les conservateurs du musée ont parlé de le suspendre à environ six mètres (20 pieds) dans les airs dans la section portant sur la Deuxième Guerre mondiale, ce qui permettra d'économiser de l'espace au sol tout en relatant une histoire importante sur les artilleurs de la Deuxième Guerre mondiale.



En mars 1945, le 664 est parti aux Pays-Bas et a participé à des missions opérationnelles au-dessus du territoire ennemi. Une fois en mission, les troupes ont transféré à la 84 Group Second Tactical Air Force (2 TAF). Des Pays-Bas, le lieutenant Ambrose a inclus une photo de lui, prise en compagnie de deux autres pilotes. Le lieutenant Ambrose est au centre de la photo et le lieutenant Jones est à la gauche; l'identité du pilote à la droite est inconnue.



Le lieutenant Ambrose a pris plusieurs photos de la fenêtre d'un aéronef Auster en vol, notamment celles de bâtiments bombardés (voir la photo ci-dessous à gauche). Ces clichés ont permis de documenter les bombardements d'artillerie intensifs effectués en territoire ennemi allemand.

Sur la photo ci-dessous à droite, on remarque un Auster qui prend son envol à Bad Zwischenen, dans le nord-est de l'Allemagne, où se trouvait l'une des plus grandes bases aériennes de la Luftwaffe.



Au cours de la dernière étape de la guerre, les pilotes de poste d'observation aérien ont aidé à localiser des cibles ennemies en Hollande. Par la suite, à compter du 4 mai, le 664 menait ses opérations à partir du nord-ouest de l'Allemagne, puisque ses militaires étaient très mobiles et étaient en mesure de voler à tout moment. Ils ont réalisé des missions pour le compte de la 1st Polish Armoured Division, le 1st British Corps et le quartier général du Netherlands District. Après le jour de la Victoire en Europe, l'escadron a poursuivi ses fonctions de vol pour le compte de l'Armée d'occupation canadienne jusqu'au début de 1946. Le 664 a été dissous le 31 mai 1946.

Nous avons la chance que l'album de photos du premier escadron canadien de poste d'observation aérien, l'escadron 664, et qu'un aéronef Auster Mark V fassent partie de notre collection. Ils contribuent tous les deux à relater l'histoire importante des escadrons canadiens de poste d'observation aérien et des pilotes d'artillerie canadiens de la Deuxième Guerre mondiale.

Andrew Oakden

L'étiquetage des poupées Izzy



L'étiquetage des artefacts d'un musée aide les visiteurs à les comprendre. Dans plusieurs cas, à défaut de pouvoir consulter une histoire ou un récit clair, un visiteur n'est pas en mesure de conférer un sens ou une valeur à un artefact. Dans notre montage actuel sur les efforts de maintien de paix du Canada, les trois poupées de poche (poupées Izzy) d'environ 15 centimètres qu'ont exposées les conservateurs avaient besoin de descriptions, afin que leur importance puisse être révélée. Les poupées sont en effet des artefacts de créneau et nos conservateurs devaient lever le voile sur l'histoire importante qu'elles cachaient.

De 1992 à 1994, le caporal-chef Mark Isfeld a servi en Croatie au sein du contingent de maintien de la paix de l'Organisation des Nations Unies. Alors qu'il était en mission, il a trouvé une poupée dans les décombres d'une maison bombardée et s'est rendu compte que les enfants de l'endroit n'avaient pas de jouets avec lesquels s'amuser. Cette constatation l'a inspiré et il a demandé à sa mère de tricoter les poupées de poche. Il était d'avis que les poupées reconforteraient les enfants et permettraient aux soldats canadiens de tisser des liens positifs avec la population locale. Il comprenait que le don de poupées à des enfants dans le cadre de missions de maintien de la paix revêtait un pouvoir symbolique. Le 21 juin 1994, le caporal-chef Isfeld est décédé au cours d'une opération de déminage. Les soldats canadiens ont continué à distribuer des poupées en son honneur et les ont surnommées les poupées Izzy. Des bénévoles peuvent tricoter des poupées Izzy et les envoyer à des troupes canadiennes en mission. À ce jour, les soldats ont distribué 1,3 million de poupées à travers le monde.

Les poupées Izzy n'ont que peu de signification si on ne connaît pas l'histoire qui s'y rattache. Nos conservateurs ont ajouté l'étiquetage d'artefact pour la raconter. Ils ont inclus une courte biographie du caporal-chef Isfeld et l'importante histoire des poupées Izzy. Voilà un exemple d'artefacts qu'il est nécessaire d'accompagner d'une explication écrite relatant leur importance historique. L'étiquetage permet de rendre accessibles au grand public des artefacts, comme les poupées Izzy, qui ne l'auraient pas été autrement. Nous espérons que l'ajout d'étiquettes stimulera la participation active au montage sur le maintien de la paix et qu'elles contribueront à expliquer l'héritage du caporal-chef Isfeld. Son histoire et celle des poupées Izzy revêtent une grande importance à l'échelle internationale et sont le reflet des valeurs canadiennes à l'égard de la protection des enfants dans les zones de conflit à travers le monde.

Déchiffrer les monogrammes

À leur entrée dans la galerie d'artillerie du musée, les visiteurs passent à côté de deux petits canons qui montent la garde solennellement. S'ils les examinent de plus près, ils remarqueront que les tubes sont ornés d'insignes élégants. Ces inscriptions, qui portent le nom de monogrammes, révèlent des renseignements sur le propriétaire, le manufacturier et la date de production du canon. En effet, les canons produits après la fin du 17^e siècle comportaient généralement deux monogrammes. Le premier était placé près de la bouche du canon et représentait le Maître général de l'artillerie. Le deuxième, placé près de la culasse, portait le nom de monogramme royal et servait à identifier le monarque en titre.



Le monogramme de John, comte de Chatham (Maître général de l'artillerie de 1807 à 1810).

Les généraux en service pouvaient obtenir le titre de Maître général de l'artillerie, un poste supérieur dont le titulaire était chargé de l'ensemble des pièces d'artillerie. À partir de 1693, chaque nouveau Maître général de l'artillerie avait son monogramme, semblable à un emblème familial, sur lequel figurait une initiale encadrée d'un motif classique composé d'éléments de la nature ou d'inscriptions, lesquels étaient surmontés d'une couronne associée à sa pairie.

Pour ce qui est du monogramme royal, il aide à identifier un souverain en particulier. Il est composé de la première initiale du souverain suivi de la lettre « R », ce qui signifie *Rex* or *Regina*, roi et reine en latin, respectivement.

Une couronne royale surmonte le lettrage. À l'heure actuelle, un des monogrammes les plus familiers appartient à Sa défunte Majesté la reine Elizabeth II. Il est composé des lettres E II R, pour Elizabeth II, *Regina*, et il est surmonté de la couronne de saint Édouard.

D'autres inscriptions d'usage se retrouvent sur les vieux canons, notamment le nom du manufacturier et l'année de moulage, ainsi que le poids du canon, qui est souvent représenté par trois chiffres sur les canons britanniques : les quintaux (cwt), les quarts de quintal (qr) et les livres (lb). Les manufacturiers ajoutaient parfois un quatrième chiffre : la tonne impériale. Certains canons affichaient également des numéros de série sur leurs tourillons.

Aujourd'hui, l'artillerie ne porte plus le monogramme du Maître général de l'artillerie, puisque l'artillerie britannique a aboli ce poste général principal en 2013. Cependant, le monogramme de la reine Elizabeth II est toujours présent. Compte tenu du récent décès de Sa Majesté et du couronnement d'un nouveau souverain, le monogramme royal de Sa Majesté le roi Charles III commence déjà à entrer en circulation.



Le monogramme royal du roi George III, souverain de 1760 à 1820, sur un canon de bronze de trois livres à âme lisse et à chargement par la bouche au musée. Année de manufacture : 1810.



Le monogramme de la reine Elizabeth II

Le Camp Hughes

Au cours de la Première Guerre mondiale, la Milice du Canada a établi un réseau de sites d'entraînement militaire partout au pays afin d'entraîner les 600 000 recrues du Corps expéditionnaire canadien avant qu'elles soient envoyées à l'étranger afin de combattre sur le front occidental. Le Camp Hughes, situé près de Carberry, 132 kilomètres à l'ouest de Winnipeg et au sud de la Transcanadienne, au Manitoba, était l'un de ces 17 sites d'entraînement. En 1915 et en 1916, la Milice du Canada y a entraîné près de 38 000 recrues. En 1916, il s'agissait du deuxième plus grand camp d'entraînement au Canada et de la deuxième plus grande communauté au Manitoba. De nos jours, le Camp Hughes est un lieu national et provincial historique où on retrouve le seul réseau complet de tranchées de la Première Guerre mondiale au monde.

En 1909, la Milice du Canada a proposé d'établir le camp d'entraînement d'été principal du district 10 sur une parcelle de terre située entre la gare Sewell et Carberry, parcelle qui avait un accès direct au Chemin de fer Canadien Pacifique (CFCP). Le district 10 comprenait le Manitoba, la Saskatchewan et les districts de Keewatin, de Kenora, de Rainy River et de Thunder Bay. La Milice du Canada a obtenu les approbations nécessaires pour y organiser un premier camp d'entraînement d'été, qui a eu lieu en juin 1910. Au total, 154 officiers et 1 315 hommes étaient présents.

En 1915, le CFCP a changé le nom de la gare Sewell; elle est devenue la gare Hughes. La Milice du Canada a emboîté le pas et a renommé l'endroit le Camp Hughes, en l'honneur du lieutenant-général sir Sam Hughes, Ministre de la Milice et de la Défense et Chevalier commandeur de l'Ordre du Bain. Les principales caractéristiques du Camp Hughes étaient son réseau de tranchées de 10 kilomètres, un champ de tir, un terrain pour s'exercer au tir de grenades, des polygones et des postes d'observation de tir d'artillerie, ainsi qu'un cimetière. En 1915, 414 officiers et 10 580 hommes se sont entraînés au Camp Hughes. En 1916, ces nombres sont passés à 880 officiers et 25 067 hommes, en plus des 1 600 militaires chargés de l'entraînement des recrues. À l'été 1916, le Camp Hughes était le deuxième plus grand camp d'entraînement au Canada, derrière le Camp Borden, alors qu'environ 26 000 hommes y recevaient leur entraînement. Au Camp Borden, on retrouvait 30 000 personnes.

Au cours de la Première Guerre mondiale, la Milice du Canada envoyait principalement des troupes d'infanterie et d'artillerie au Camp Hughes. Par exemple, en juin 1915, les 17^e, 18^e, 19^e et 20^e batteries de l'Artillerie canadienne de campagne (qui faisaient toutes partie de la 5^e brigade d'artillerie de campagne) se sont rendues au Camp Hughes pour y recevoir de l'entraînement. En 1915, les 37^e et 38^e batteries ont également fait de même. Le Camp Hughes disposait de deux nouveaux canons à tir rapide MK I/L de 18 livres et d'un assortiment complet de canons de 12 livres désuets (les Canadiens ont utilisé ces canons durant la guerre d'Afrique du Sud). Chaque batterie s'appuyait sur une artillerie hippomobile et le canon de 12 livres était efficace pour les manœuvres embarquées. Avant la guerre, chaque batterie d'artillerie de campagne avait besoin de quatre canons de 18 livres. Quand la guerre a éclaté, le Corps expéditionnaire canadien est passé à six canons de 18 livres par batterie, comme les Britanniques, de sorte que plusieurs batteries d'artillerie ont été combinées ou redistribuées.

Le Camp Hughes est reconnu pour son réseau important de tranchées, réseau qui existe toujours de nos jours. La Milice a achevé la réplique du réseau en 1916 et des vétérans sont revenus de France pour assurer l'entraînement des recrues. Les tranchées étaient réalistes et à l'échelle, ce qui permettait l'entraînement de 1 000 soldats. Par conséquent, les recrues apprenaient, au terme d'un entraînement de 12 semaines dans les tranchées et au champ de tir, à combattre dans des conditions semblables à celles du front occidental. Chaque bataillon s'entraînait dans le réseau de tranchées, établissait des routines quotidiennes et des postes d'écoute, postait des sentinelles et allait par-dessus, dans la zone neutre. Les soldats entraient dans le réseau de tranchées par des tranchées de communication qui menaient à des tranchées de soutien, puis au front.



La tranchée de tir (au front) avait une longueur d'environ 1 km et pouvait contenir deux compagnies d'hommes. Le réseau de tranchées comprenait également des abris souterrains, conçus pour protéger les soldats des bombardements d'artillerie. La Milice avait également construit des tranchées ennemies peu profondes en terrain élevé, semblables à la défense ennemie allemande sur le front occidental. Le Camp Hughes disposait également d'un champ de tir de plus de 1 800 mètres (2 000 verges) doté de 500 cibles et d'une école de grenade, où les militaires s'exerçaient à lancer des grenades réelles dans des fosses désignées.

En 1915 et en 1916, la Milice a apporté plusieurs améliorations aux installations, en ajoutant des bâtiments le long de la promenade et d'autres secteurs, notamment une station de service de l'Armée, une pâtisserie, des fours à pâtisserie, un poste de garde, un fenil et un hôpital vétérinaire. Elle a également ajouté une baraque pour le commandant du camp, un bâtiment du quartier général, un hôpital, un bâtiment pour les fournitures médicales, un studio de photo, un bureau de poste, une prison et une maison cible. L'hôpital du Camp Hughes pouvait contenir plus de 300 patients. En 1916, 3

815 patients y ont été traités et 11 personnes y sont décédées (dont six ont été enterrés dans le cimetière du Camp Hughes). Le camp disposait également d'une banque, d'un salon de coiffure pour hommes, d'un journal du camp, d'épiceries, d'un entrepôt de lait, de six salles de cinéma et même d'une piscine creusée chauffée. Des entrepreneurs ont également ouvert des restaurants et des blanchisseries à l'extérieur du camp.

Après 1916, le Corps expéditionnaire canadien a cessé l'entraînement au Camp Hughes en raison du manque de recrues et de l'adoption de la conscription. Étant donné que la demande pour des sites d'entraînement militaires connaissait une baisse, le



Camp Hughes a cessé ses opérations en 1917 et toutes les entreprises le long de la promenade ont fermé leurs portes. Après la Première Guerre mondiale, la Milice a réouvert le Camp Hughes pour y dispenser de l'entraînement d'été et il a poursuivi ses opérations jusqu'en 1933. Dans les années 1920, le Camp Hughes s'étendait sur 357,4 kilomètres carrés (138 miles carrés) de champs d'exercice parsemé de marécages et de marais, ce qui n'était pas propice aux entraînements militaires. La piètre qualité du sol, qui n'était pas convenable, est la raison principale qui a motivé son déménagement au Camp Shilo, 24 kilomètres (15 miles) au sud. En 1934, la Milice a démantelé le Camp Hughes et certains des bâtiments ont été relocalisés au Camp Shilo.

Plusieurs des bataillons et des batteries qui ont entraîné leurs recrues au Camp Hughes se sont par la suite distingués au combat au cours de la Première Guerre mondiale. Ils ont combattu en France et en Belgique, notamment à la Somme, à

la crête de Vimy, à la cote 70, à Passchendale, à Amiens et à Cambrai. Par exemple, les soldats de la 5^e Brigade d'artillerie de campagne se sont entraînés au Camp Hughes, puis ont bombardé la crête de Vimy pendant trois semaines avant que les Canadiens fassent une avancée et s'en emparent, le 12 avril 1917. Le Canada a mobilisé 620

000 hommes durant la guerre et le taux de pertes était de 39 % : 67 000 soldats sont morts au combat et 173 000 ont été blessés. Plusieurs des soldats qui ont suivi leur entraînement au Camp Hughes ne sont jamais rentrés au pays et le camp était un symbole du service et du sacrifice canadien.

Pendant cent ans, le Camp Hughes a servi de pâturage pour les animaux des résidents et le réseau de tranchées s'est fondu dans le paysage en raison de



l'érosion naturelle. De nos jours, on retrouve au Camp Hughes 10 kilomètres de tranchées plus ou moins délabrées. Les bâtiments originaux n'y sont plus et les abris ont disparu, mais il ne fait aucun doute que des artefacts demeurent enfouis sous terre, attendant qu'on les découvre un jour. Les visiteurs peuvent se recueillir au cimetière, où sont enterrés les six soldats qui sont morts à l'entraînement. Ils peuvent sillonner les 10 kilomètres de tranchées de la Première Guerre mondiale et y découvrir l'histoire et le patrimoine canadien.

Ne pas lire!

« **Ça semble bizarre et inutile que je doive mourir pour ça.** » Voilà ce que William Fortt, pilote canadien de Spitfire, a écrit dans une lettre touchante envoyée à ses parents 16 mois avant son décès, le 12 avril 1942, dans un violent écrasement d'avion à Essex, en Angleterre.

Dale Murray a fait don des médailles militaires de William (Bill) Fortt, pilote de l'Aviation royale du Canada (ARC). Bill était le fils du colonel Ronald Fortt, un vétéran de la Première Guerre mondiale originaire de Vancouver, en Colombie-Britannique. Il s'est enrôlé juste avant le déclenchement de la guerre, en août 1939. Le médecin qui a effectué l'examen médical de Bill l'a décrit comme « un jeune homme de belle apparence [...] doté d'une intelligence supérieure à la moyenne ». En août 1940, il a obtenu son insigne de pilote et s'est joint à la No. 1 Photographic Reconnaissance Unit de la Royal Air Force (RAF), en Grande-Bretagne.

La collection comprend une lettre inhabituelle, qui porte la mention « Ne pas lire » à l'extérieur. Il s'agit d'une lettre d'adieu qui devait être envoyée à ses parents s'il mourait au combat. Dans sa lettre, Bill mentionne qu'il n'a pas répondu aux attentes de son père, affirmant qu'il n'était pas un « fils normal » et qu'il était trop silencieux. Bill soutient qu'il a « entassé plus de vie et de satisfaction [au cours de sa courte vie] que la plupart des gens [en obtiennent] durant une vie de durée normale ». A propos de Cynthia, qui était probablement sa petite amie, il dit « Je souhaiterais pouvoir laisser le genre d'amour qui durera tout au long de sa vie » et termine la lettre par « Au revoir [...], bien chers parents, je vous embrasse, William ».

Après avoir effectué des recherches, on a découvert que Bill avait participé à des missions opérationnelles aériennes à un rythme trois fois plus élevé que la moyenne de pilotes de Spitfire, qu'il était courageux et compétent. Un mois avant le vol désastreux, il a souffert d'une hernie sévère et a écrit à ses parents. Bill parlait de sa mauvaise santé et de ses difficultés respiratoires et soulignait qu'un médecin militaire avait recommandé un congé opérationnel de six mois, mais que son commandant ne lui avait accordé qu'un mois de congé. De plus, il critiquait son commandant vertement dans ses lettres. Les censeurs de l'armée ont intercepté les lettres et Bill a été réprimandé. Le commandant de Bill lui a dit qu'il n'était pas à la hauteur et qu'il était de nature détestable.

Peu de temps après, le 12 avril 1942, le pilote William Fortt a participé à la mission de reconnaissance désastreuse en direction du territoire ennemi. Alors qu'il était à haute altitude, des témoins affirment que le Spitfire a effectué un long piqué accentué à grande vitesse jusqu'au sol; l'avion a explosé et s'est enflammé au moment de l'impact. L'ARC n'a pas été en mesure de déterminer pourquoi Bill a perdu le contrôle du Spitfire, mais certains ont spéculé qu'il avait perdu connaissance en raison d'un manque d'oxygène. Au bout du compte, nous ne savons pas pourquoi le Spitfire s'est écrasé avec ce brave pilote à son bord, entraînant son décès à l'âge de 21 ans.

Le pilote canadien William Fortt était un soldat courageux qui a écrit des lettres remplies d'amour à sa famille. Bill a réalisé plusieurs missions opérationnelles, mais est décédé mystérieusement, dans des circonstances douteuses, alors qu'il pilotait son Spitfire à haute altitude, avant d'effectuer un piqué accentué vers une mort « bizarre et inutile ». Bill compte parmi les 17 397 soldats canadiens de l'ARC qui n'ont pas survécu à la Deuxième Guerre mondiale et son histoire tragique, mais courageuse mérite d'être racontée. La curieuse lettre qui porte la mention « Ne pas lire » ne fait qu'ajouter au mystère et à l'intrigue.



Bill avec un Spitfire Mark V.

Faire un don

Les dons nous aident à financer les projets de conservation et à payer les salaires des stagiaires d'été. Pour 2023, nous n'avons actuellement pas de financement pour les stagiaires d'été.

Vos dons sont importants!

Tous les dons sont traités rapidement et un reçu officiel vous est envoyé.

Je désire soutenir le Musée de l'ARC par un don de :

Nom : _____

Adresse : _____

Ville et province : _____

Code postal : _____

Téléphone : _____

Je consens à ce que mon nom soit ajouté à la liste d'envoi du Musée de l'ARC et à recevoir le bulletin trimestriel (Barrage)

Oui - J'y consens. Non - Je n'y consens pas.

Contact Us

Telephone : (204) 765-3000 Ext. 3570
 Fax: (204) 765-5289
 Email: rcamuseum@forces.gc.ca
 Website: rcamuseum.com
 Facebook: RCA Museum

**The Royal Canadian Artillery
 Museum (The RCA Museum)**
 Building N-118
 CFB Shilo
 P.O. 5000, Station Main
 Shilo, Manitoba R0K 2A0

**Musée de l'Artilerie royale
 canadienne**
 (Musée de l' ARC)
 Bâtiment N-118
 BFC Shilo
 C.P. 5000, succursale Main
 Shilo (Manitoba) R0K 2A0

Telephone : (204) 765-3000 poste 3570
 Facsimile : (204) 765-5289
 Courriel : rcamuseum@forces.gc.ca
 Site Web : rcamuseum.com
 Facebook: RCA Museum

Pour nous joindre

Director/Directeur

Senior Curator

Assistant Curator/Conservatrice adjointe

Collections Manager/Gestionnaire des collections

Front Desk/Réception

Andrew Oakden

Jonathan Ferguson

Dayna Barscello

Clive Prothero-Brooks

Venessa Léger

Ext/poste 3763

Ext/poste 3531

Ext/poste 3577

Ext/poste 3076

Ext/poste 3570